

—Comme vous êtes bonne, madame !

—Allons, asseyez-vous là, près de moi, et parlez-moi de vos affaires.

—Que puis-je vous dire, madame ? J'ai tout lieu d'être satisfait ; les commandes ne manquent point et j'ai peine à y suffire. J'ai toujours une bonne santé, que pourrais-je demander de plus ?

M. Lebrun n'avait pas l'habitude de se plaindre, et même autrefois, quand il avait traversé des jours difficiles, il n'en avait jamais rien laissé paraître.

—Avez-vous reçu des nouvelles de votre cher Paul ? demanda Mme Villarceau.

—Oui, madame, j'ai reçu une lettre de lui ce matin, et c'est précisément pour vous prier de la lire que j'ai pris la liberté de venir.

En parlant, le sculpteur avait tiré la lettre de sa poche. Il la présenta à Mme Villarceau.

Le vieille dame assujétit son binocle sur son nez et commença la lecture.

A mesure que les lignes passaient sous ses yeux, sa figure devenait plus souriante ; on voyait qu'elle prenait grand plaisir à lire cette lettre et combien elle s'intéressait à qui l'avait écrite.

Après avoir lu, elle murmura :

—Le cher enfant !

Puis elle rendit la lettre à M. Lebrun.

—Quelle belle chose que la jeunesse ! reprit-elle aussitôt ; eh bien, oui, mon ami, j'aime à voir cette confiance dans l'avenir, cette foi en soi-même qui se manifeste dans chaque ligne de cette lettre de votre fils. On sent qu'il a laissé courir sa plume sur le papier, ouvrant tout son cœur, au lieu de se mettre à la recherche de phrases pompeuses.

Paul se montre ainsi tel qu'il est ; ardent, enthousiaste de son art, le cœur débordant de tendresse pour son père, de bonne amitié pour nous qu'il veut considérer comme des bienfaiteurs.

—Ne l'êtes-vous pas, en effet ? Paul n'oublie pas que vous avez été les premiers à l'encourager, qu'il a été reçu ici comme s'il eût été de la famille, que vous avez voulu qu'il fût l'ami de M. Lucien. Dieu merci, madame, Paul n'est pas un ingrat.

—Eh bien, mon ami, sachons-lui gré de sa reconnaissance, ce n'est pas une vertu si commune.

Il est et restera, je l'espère bien, l'ami de mon petit fils ; ils sont dignes l'un de l'autre.

—Oh ! madame . . .

—Ils ont travaillé, mon cher Lebrun, et, pour eux, l'avenir s'ouvre également brillant. Si nous avons le droit d'être fiers de Lucien, vous pouvez aussi, mon ami, être fier de votre brave enfant. C'est par son travail l'élévation de ses pensées, que Paul a mérité le succès auquel il est arrivé.

Victorieux de ses concurrents, tous plus âgés que lui, premier grand-prix de Rome, il est sur le chemin de la gloire,

Dernièrement je causais de lui avec un critique d'art dont l'autorité est reconnue. Il me disait : " M. Paul Lebrun est appelé à prendre place parmi les plus illustres peintres de notre école française."

—Oui, oui, mon ami, vous pouvez être fier de votre fils.

—Je le sais, madame, et peut-être même ne suis-je pas exempt d'orgueil.

Mme Villarceau eut un doux sourire. Comme elle le comprenait bien cet orgueil d'un père !

—Ah ! reprit le sculpteur avec une sorte d'enthousiasme, ils ont bien marché les deux amis ! Sorti un des premiers de l'École polytechnique, M. Lucien, à l'École des mines, s'était déjà signalé par de remarquables travaux ; aussi le Ministre a-t-il tenu à l'attacher à son ministère, certain qu'il serait à la hauteur des missions les plus délicates.

—Lucien a réalisé, sinon dépassé, toutes les espérances de sa famille. Ah ! le Dr Villarceau serait bien heureux s'il pouvait applaudir aux succès de son petit-fils. Mais ces succès, comme ceux de votre fils, au prix de quel travail ont-ils été obtenus ?

Ce n'est pas impunément que, pendant de longues années, notre jeune ingénieur a pâli sur les livres de science. De ce surmenage intellectuel il est resté à Lucien une gravité qui n'est pas de son âge.

—Ne vous en affligez pas, madame, cette gravité le préservera des entraînements auxquels sont accessibles les natures plus exubérantes.

—Qui sait ? Je ne rappellerai pas la vieille métaphore du feu qui couve sous la neige ; mais j'ai bien étudié Lucien ; son apparente froideur cache une tendance à l'exaltation qui, à un moment donné, peut dérouter toutes les prévisions. Je crains bien que chez lui la passion longtemps contenue ne soit que plus violente.

J'aimerais mieux le voir gai et expansif comme votre Paul.

—Mais, madame, mon fils n'est pas toujours gai ; je l'ai plus d'une fois surpris soucieux, rêveur.

—Ah !

—Il ne m'en a pas dit la cause et je ne l'ai point interrogé à ce sujet ; mais j'ai facilement deviné qu'il pensait à sa mère.

En prononçant ces mots la voix du sculpteur avait pris un singulier accent d'amertume.

Mme Villarceau regretta d'avoir incidemment réveillé de pénibles souvenirs ; elle se préparait à détourner la conversation, mais Lebrun ne lui en laissa pas le temps.

Il continua :

—Sa mère, dont je ne lui parlais plus, après lui avoir dit qu'elle était morte, peu de temps après son entrée au lycée de Chartres. Eh bien, madame, il ne m'a pas cru ; il était bien difficile, en effet, qu'il pût me croire. Hélas ! je ne pouvais pas lui faire connaître l'horrible vérité, mais ne l'a-t-il pas un peu soupçonnée ? Il n'a rien dit, alors ; mais, depuis, quelles ont pu être ses pensées ?

N'ayant plus revu sa mère, n'en ayant plus entendu parler, a-t-il fini

par croire que, réellement, elle était morte ? J'ai essayé de sonder sa pensée et son cœur, mais trouvez-y donc ce qu'ils veulent tenir caché !

Heureusement, depuis sa naissance, sa mère s'était peu occupée de lui, son chagrin ne fut pas aussi grand qu'il aurait pu l'être ; malgré cela, je suis convaincu qu'il ne l'a pas oubliée.

Plus d'une fois, sans doute, en pensant à son ami Lucien, qui a deux frères, lui, en regardant la tendresse de Mme Villarceau pour son petit-fils, le dévouement de l'amour maternel de Mme Delteil, plus d'une fois, sans doute, il s'est dit amèrement :

—“ Pourquoi n'ai-je pas aussi ma mère ?

Hélas ! madame, comment ne serait-il pas soucieux, ce pauvre enfant, qui n'a jamais connu cette affectueuse sollicitude dont son ami Lucien a été entouré depuis son enfance, qui n'a jamais senti la douceur des baisers d'une mère ?

Oh ! je l'aime bien, allez ; mais que de fois je me suis dit, avec une douleur profonde, qu'un père ne remplaçait pas une mère !

Paul a eu toute ma tendresse, tout mon amour : était-ce assez pour lui ? Trop souvent il n'a trouvé auprès de moi que le visage triste et sombre de son père.

Comment n'aurait-il pas été amené à comparer sa destinée à celle de son ami ?

Oui, madame, Paul est d'un caractère gai, mais il y a une ombre : la pensée de sa mère !

Et je ne peux pas réagir contre cela ; je ne peux rien lui dire !

Oh ! cette femme ! Oh ! la malheureuse ! Pourquoi ne puis-je l'arracher de la pensée de mon fils, comme je l'ai arrachée de mon cœur ? Ah c'est parce que je l'aurais ardemment aimée, que je l'avais adorée, que du jour où le masque est tombé, du jour où elle m'est apparue hypocrite et infâme, il n'est plus resté en moi aucun vestige d'affection. Le mari outragé n'avait plus pour elle que du mépris et du dégoût !

Quand je l'eus mis au lycée, je tremblais qu'elle ne lui eût transmis ses mauvais instincts, quelques-uns de ses vices. Je l'ai étudié, je l'ai observé, j'ai cherché à le prendre en défaut ; grâce à Dieu, je n'ai trouvé en lui que droiture, loyauté, horreur du mensonge, de toute bassesse, de toute lâcheté. Enfin j'eus la joie de constater que ni par les traits du visage, ni par les sentiments il ne me rappelait celle que j'avais chassée.

Lebrun s'était animé, échauffé en parlant sa voix était devenue forte et vibrante.

—Mon ami, dit doucement Mme Villarceau, calmez-vous ? Oubliez cette malheureuse pour ne songer qu'à votre fils qui est, lui, si digne de vous.

—Mais, madame, répliqua vivement Lebrun, si j'évoque son souvenir que je voudrais à jamais effacer de ma mémoire, c'est à cause de mon fils, de mon fils seul. Ah ! s'il était convaincu qu'elle est morte, s'il ne pensait plus à elle, comme je serais tranquille ! Oui, madame, — Dieu me pardonne ce vœu homicide, — je serais rassuré pour l'avenir si j'étais certain que la tombe s'est refermée sur elle.

Le jour où j'ai reproché son infamie et lui ai dit que nous ne pouvions plus habiter sous le même toit, n'a-t-elle pas eu l'audace de me menacer de revendiquer ses droits de mère devant la loi ? Elle n'a reculé qu'en présence de la certitude d'un échec et à cause de la honte qui retomberait sur elle.

Oh ! reprendre son fils, o'le !

Elle le pourrait moins encore aujourd'hui qu'autrefois ; l'échec serait aussi certain et la honte plus grande.

—Oh ! je n'ai pas à redouter qu'elle me sépare de mon fils. Mais dans la voie où elle est entrée, on tombe si bas presque toujours qu'on ne peut s'émouvoir d'un scandale. Le scandale ! pour certaines femmes dégradées, il est un élément de réclame !

Comprenez, madame ; qu'elle vienne à apprendre que Paul s'est fait un nom dans les arts qui nous dit que stimulée, mal conseillée par le démon de l'orgueil, elle ne viendra pas crier bien haut :

“ Paul Lebrun est mon fils, je le réclame en invoquant les droits de la nature.

—Elle n'oserait pas faire cela, dit tranquillement Mme Villarceau.

—Les femmes éhontées ont toutes les audaces, madame, et celle dont nous parlons est capable de tout. Bien certainement sa requête serait repoussée ; mais je me verrais forcé d'apprendre à Paul ce qu'est sa mère, de lui dire pourquoi je l'ai chassée.

—Oh ! madame, que le ciel me préserve de porter au cœur de mon fils un coup aussi terrible.

—Allons, mon ami, il faut voir les choses moins en noir.

—Assurément, madame, ce ne sont que des appréhensions, des craintes probablement chimériques ; mais encore une fois, cette misérable est capable de tout : vous savez ce qu'il y a de fiel dans son âme, puisqu'elle a tenté de détruire le bonheur de votre fille, dont elle se prétendait la meilleure amie.

Ah ! je n'ai pas oublié le défi qui faisait étinceler son regard au moment de notre séparation. Toute sa physionomie exprimait la haine et des pensées de vengeance.

Si elle ne devait atteindre que moi, je l'attendrais sans crainte et sans trouble, sa vengeance ; mais je songe à ce qu'il y a d'horrible dans la situation d'un fils condamné à rougir de sa mère, à la mépriser, et qui ne pourrait plus voir une femme au bras de son mari sans se dire, en courbant la tête :

—Je suis le fils d'une de ces créatures dont un honnête homme repousse le contact avec dégoût.

Oh ! alors, ce ne serait plus un nuage de tristesse passagère qui assombrirait le front de Paul, mais une incurable douleur qui pénétrerait dans son âme.